

André Gide

Les lecteurs de cette page connaissent les *Nouvelles littéraires*, de Frédéric Lefebvre. Ils les connaissent et les apprécient. Car, sous leur humble forme de journal, c'est une véritable petite revue qu'elles nous apportent chaque semaine. J'ajoute qu'il s'agit ici d'une revue documentée, intelligente, jeune, ouverte à toutes les initiatives (pourvu qu'elles ne soient pas barbares), riche en informations puisées à bonne source, pleine d'aperçus originaux, d'analyses piquantes et fines.

Preçons, par exemple, le numéro du 24 novembre. Les articles s'y présentent en foule qu'il faut lire de la première à la dernière ligne, les études y sont nombreuses dont nous pourrions parler. Voici d'abord une solide et fort agréable chronique de Paul Souday sur l'influence des Goncourt, sur l'importance de l'Académie qu'ils ont fondée, « la plus célèbre de toutes leurs œuvres », et sur le prestige que tire cette Académie du prix qu'elle décerne une fois l'an. Voici une interview très suggestive que Frédéric Lefebvre, un maître du genre, a prise à Brandès, de passage à Paris. On y trouve cette déclaration qui console un peu de certain malentendu de guerre (Adieu, Brandès ! écrivait alors Glemenceau) : « Le français teste et restera toujours pour moi la langue des hommes artistes et des hommes libres. »

Et voici, deux cents lignes de Maurice Martin du Gard sur André Gide — « Gide qui toujours flotte et revient d'Italie » comme dit Francis Jammes.

Le personnage est énigmatique. On lit ses livres, on connaît mal sa vie, son caractère, ses plus chères habitudes. Des légendes courent sur son compte.

On lui fait la réputation de ne travailler qu'en bibliothèque, devant un horizon toujours pareil, où les reliures et les livres tiennent la plus grande place. Or Gide est un grand voyageur qui ne se lasse pas de courir le monde.

André Gide vit peu dans sa maison, note M. Martin du Gard. Il est toujours en voyage. On le signale à Londres, dans quelque galerie de tableaux; au même moment, on reçoit de lui une lettre, datée de la Normandie, dont il est né; il vous prie de lui répondre sans retard à Palerme, poste restante. Mais à peine a-t-on pris note de cette recommandation qu'un ami rencontré et qui revient d'Algérie, vous annonce avec enthousiasme qu'il a, sur son bateau, reconnu André Gide, enveloppé dans sa fameuse pèlerine.

Cette fameuse pèlerine n'abrite pas le corps d'un oisif ou d'un rêveur inapte à l'action. Gide, tout en voyageant, continue de s'instruire. Sait-on qu'il a appris l'anglais, à quarante ans, pour traduire *Hamlet* et, à cinquante, le russe ? Il poursuit sa culture — et, au fil des heures, on le voit qui réalise, à son tour, une œuvre littéraire « plus durable que l'airain ». A telles enseignes que beaucoup le regardent aujourd'hui comme le grand maître de la génération présente.

M. Martin du Gard s'attache à préciser la nature de son talent. On en fait un romancier, observe-t-il. Or, il est avant tout critique :

La « Porte étroite » c'est la critique d'une tendance mystique; « L'Immoraliste », d'une forme de l'individualisme; « Isabelle », d'une imagination romantique et la « Symphonie pastorale », chef-d'œuvre de Gide et qui de met sur le plan de l'auteur d'« Adolphe », n'est que la critique d'un mensonge religieux.

Les livres de Gide — dont quelques-uns traduisent ses aspirations les plus vives et les plus ardents désirs de son âme inquiète — les livres de Gide nous révèlent une intelligence curieuse, sans cesse en travail, qu'aucune expérience littéraire, morale ou religieuse ne saurait laisser indifférente. Il n'est pas de problème dont il ne se préoccupe et qui ne s'impose à l'extrême mobilité de son esprit.

Gide s'affirme comme une des natures les plus fines de ce temps. Et son œuvre restera, témoignage magnifique des inquiétudes passionnées auxquelles s'abandonnent les hommes d'aujourd'hui.

Charles Ledrè.

Havre-Eclair du 6 Décembre

1924?

88